

Médiathèque de Monswiller
Atelier d'écriture du 1^{er} juin 2024
Animation : Martine Wollenburger

Nous revendiquons le droit à la paresse !

La paresse, c'est quoi ?

Dans l'Antiquité, *otium*, dont jouissaient les lettrés, plus tard *acédie*, notion religieuse caractérisant la paresse spirituelle. Ou attitude subversive contre la société industrielle et l'aliénation du travailleur ?

Et si la paresse nous mettait sur la voie d'une société plus juste, favorisant l'épanouissement de chacun ? (Catherine Halpern)

Quelles sont les vertus de la paresse, est-il possible de vivre dans une société fondée sur le droit à la paresse ?

Point de souci, point de lendemain, point de pression intérieure, mais une sorte de repos dans l'absence, une vacance bienfaisante qui rend l'esprit à sa liberté propre. (Paul Valéry)

Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. (La Bruyère)

Je remercie les participants et les auteurs des textes : Aldo, Elisabeth, Françoise, Michèle, Olivier, Pierre, Serge, Sylvie.



La paresse c'est le temps du bien-être, du bien vivre, du bonheur. Être paresseux, c'est faire ce qui nous plaît, quand il nous plaît, c'est pouvoir se reposer sur un matelas de rêves qui deviennent réalités

Depuis toujours nous aimons autodéterminer notre vie, nous aimons faire fi de toutes les contraintes, mais par ce fait, nous fuyons trop les réalités.

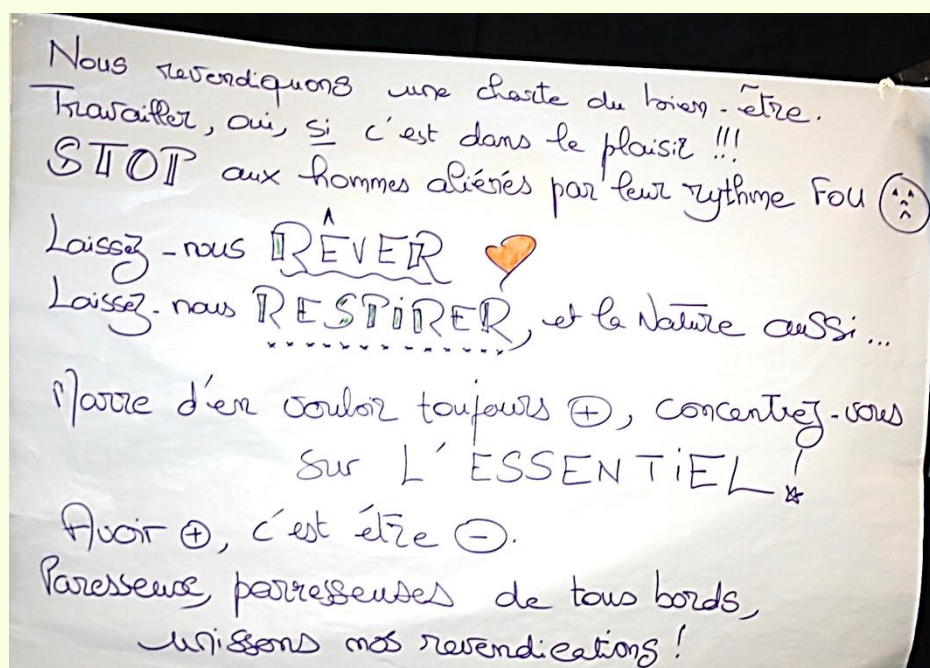
Travailler moins pour gagner plus, superbe utopie des temps modernes, nivellement par le bas des richesses.

Travailler moins pour vivre mieux, mais comment financer ce vivre mieux ?

Travailler moins pour respirer différemment, percevoir notre environnement sous une autre forme, mais aussi accepter de posséder moins, plus de précarité.

Nous revendiquons très calmement une modification profonde de la société, la mise en place d'une charte du bien-être, la recherche des moyens et des méthodes pour faire faire par des robots et l'intelligence artificielle les travaux qui s'imposent absolument.

Nous revendiquons très calmement de travailler uniquement si c'est dans le plaisir et dans l'épanouissement.



Dans un proche futur ...

Depuis quelques années nous sommes entrés dans le mode de vie du « slowdown ».

Je m'y suis très vite adaptée au point que même les deux heures de travail obligatoire à répartir, voire fractionner sur les 24 h quotidiennes, commencent à me peser et pourtant...

Hier par exemple, ma grasse matinée s'est terminée à 14 h 30 et je n'ai eu qu'une bonne heure pour tranquillement apprécier mon petit déjeuner. J'ai même, pour pouvoir justifier des 2 heures de travail, inclus la préparation du café (5 mn) et le beurrage des tartines (1 mn 30 - car je beurre très lentement) dans mon temps de travail.

Je me suis ensuite orientée vers la pile de livres pour choisir celui qui assurera ma détente après les 30 mn d'activité salarié, que je voulais entreprendre, me permettant d'obtenir ma prochaine pitance. Le choix fait, je me suis lancée pleine d'énergie dans mon travail pour en être débarrassé et, sans m'en rendre compte, prise sans doute par un ancien réflexe conditionné, j'ai continué à rédiger ce rapport au point de dépasser, non seulement les 30 minutes initialement prévues mais les deux heures imposées.

Quelle honte !

Mes collègues vont sûrement m'en faire le reproche, mais qu'ils soient rassurés, demain, je ne ferai rien de toute ma journée, je me porterai pâle, j'irai m'étendre au bord de l'eau, sous les frondaisons d'un saule pleureur pour y écouter les oiseaux, sentir le vent sur ma peau et apprécier la douceur de l'herbe. Il faut vraiment que je prenne plus conscience de la nécessité physique et morale de ce nouveau style de vie. Mon corps et mon esprit en ont impérativement besoin. Il faut que je pense à ma santé. Cela est primordial.

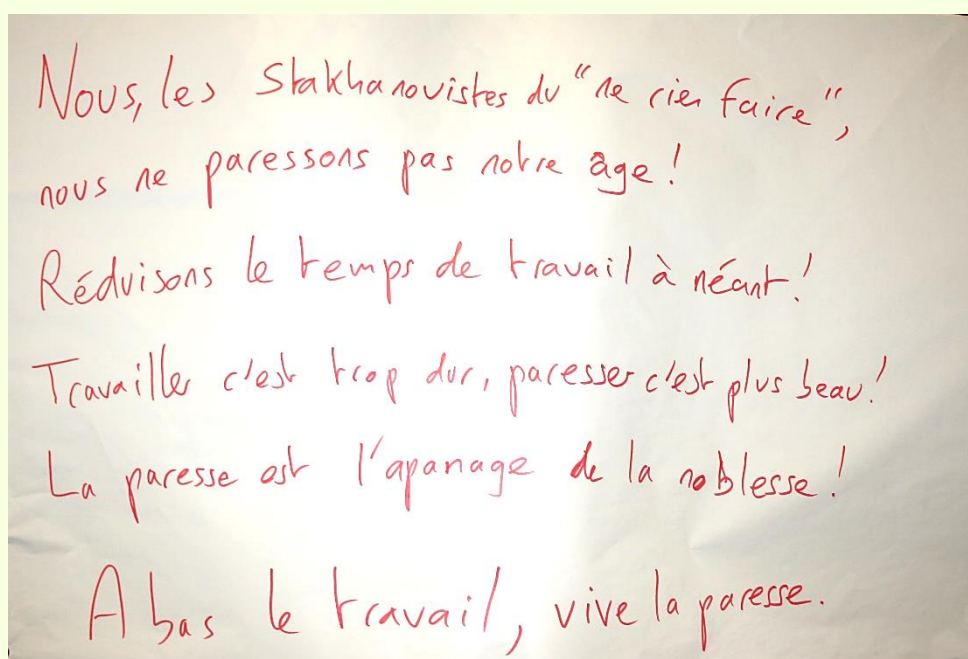
Elisabeth G.

La paresse, c'est entrer dans une bulle inconnue, instable et libératrice.

Depuis toujours, nous aimons les soirs d'orage qui foudroient nos certitudes, les couchers de soleil qui éclairent nos pensées autres, les sommets étincelants qui nous projettent dans des cieux différents.

Travailler moins pour verdir la planète, pour éradiquer les pollutions, pour faire rire nos enfants, pour bavarder avec nos voisins et réfléchir à un mode de vie différent.

Nous revendiquons très calmement une inscription de la paresse dans la constitution française, un espace dédié à la fainéantise dans le code du travail, un master universitaire en paresse et une journée officielle dédiée à l'éloge de la paresse.



Nous, les Stakhanovistes du "ne rien faire",
nous ne paressons pas notre âge !
Réduisons le temps de travail à néant !
Travailler c'est trop dur, paresser c'est plus beau !
La paresse est l'apanage de la noblesse !
Abas le travail, vive la paresse.

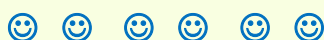
Journal de Kira, Monswiller en l'an 2047

7h14 Je me réveille, l'écran mural m'indique une journée possible :

- petit-déjeuner servi par XZ4, 20 minutes.
- douche avec balnéothérapie aujourd'hui, 20 minutes.
- 2 heures de travail manuel outdoor – réparation de scooters des mers- avec panier-déjeuner sur place. Choix des heures possibles, à cocher.
- XZ5 prend le relais pour ménage, courses – liste à cocher- , rangements pendant 2 heures.
- 4 heures de N.R.F. (ne rien faire, pour les non-initiés). Au choix, à cocher, golf, sommeil, voyage à New-York, lecture, piscine, blablabla avec les voisins. 2 choix possibles à cocher.
- préparation du repas du soir avec ABY. Choix multiples : repas célibataire, repas invités, repas de cérémonie + choix menus.

Je commence à cocher et finalement trouve plutôt ennuyeuse cette obligation de paresse. Je me rendors. Mes robots travailleront pour moi !

Michou la nonchalante



La paresse, c'est un temps pour soi, le luxe de ne pas regarder l'heure, et de faire / d'être ce qui nous rend profondément heureux.

Depuis toujours, nous aimons arrêter l'agitation du monde extérieur où tous courent dans leur roue comme des hamsters. Stop à la poursuite du toujours plus AVOIR, nous revendiquons d'ETRE mieux en ne conservant que notre essentiel.

Travailler moins pour profiter de ses journées sans amputer ses nuits. Pour voir le monde avec le regard accueillant de celle/celui qui a le temps, qui le prend. Et qui ouvre ses sens pour écouter, toucher, regarder, goûter, sentir et aimer en conscience.

Nous revendiquons très calmement une paresse assumée : travailler à condition que ce soit source de plaisir, savourer les arts (littérature, peinture, théâtre ou cinéma...), profiter de la Nature, faire société pour remettre du lien entre les hommes, aliénés par leur rythme fou...

Dans un futur lointain ...

2 **259, en Paressie Occidentale. Nous sommes lundi, il est 9h du matin. Tout est calme.**

Comme dans notre pays, on ne peut plus bouger le petit doigt avant **10h26**, 7 jours sur 7, je me suis téléportée il y a quelques heures, dans une contrée où on peut faire un footing aux aurores. Quelques Etats dans le monde n'ont pas encore signé la Charte Universelle de la Paresse. A date, on est sur un ratio de 98,8% pour versus 1,2% contre. Il faut désormais cibler ses destinations si on ne veut pas paresser (ex : le sport intensif), elles deviennent rarissimes.

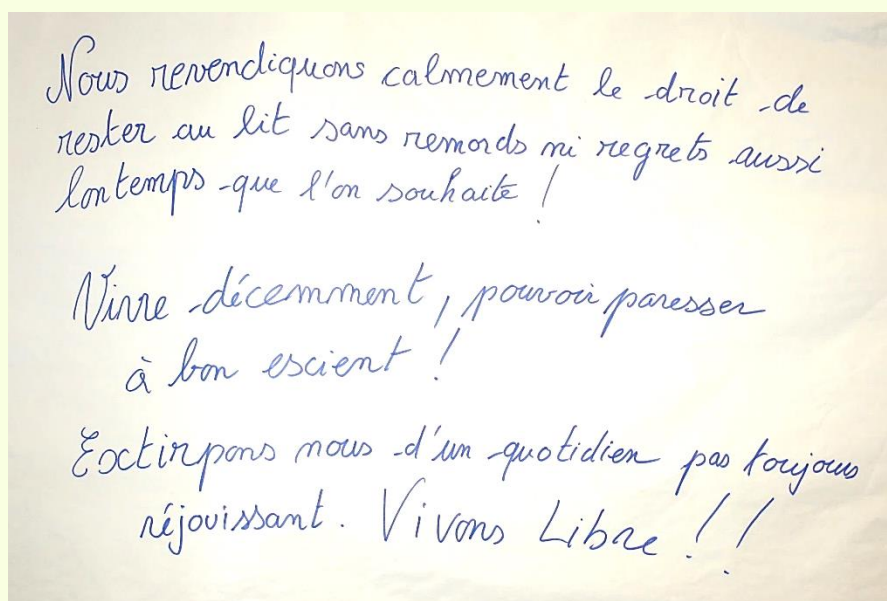
Cela dit, autant au début, nombre d'humains sont tombés de leur piédestal (eux qui portaient la valeur travail aux nues), autant leur progrès sur le chemin du « ne rien faire » est fulgurant. La Terre s'en porte bien mieux : vu la durée journalière autorisée hors de chez soi, on vit en local, nos avatars voyagent pour nous par téléportation interposée, ce qui préserve les énergies fossiles et autres carburants de tous bords. La nature reverdit comme période de pandémie « Covid » dans les années 2020. Finis cyclones, cataclysmes et dérèglements climatiques, la température baisse, grâce à un XXIIIème siècle vécu au rythme d'antan.

De **10h27 à midi 12**, chacun peut s'activer – constitutionnellement paresser, selon son choix. Liberté totale ! Menus riches, on sélectionne son programme par affinités. Critère : le plaisir.

De **midi 13 à 20h23**, deux repas vegan, vu qu'on dépense moins de calories, et place à la bulle, non pas papale, mais au repos fécond. Chacun vit dans ses pensées, citoyen du métaverse, stimulé par des intelligences artificielles très performantes. Il n'y a quasi plus de limite dans l'espace ni dans le temps...

A **20h24**, c'est le couvre-feu, au lit pour se régénérer, dérogation pour lire, découvrir le monde d'avant dans les livres d'Histoire, et le monde d'après avec les romans de Science-Fiction. Restera la longue **jusqu'à 10h26 le lendemain**, pour rêver son temps présent, l'ici et maintenant. Rien à mémoriser, tout est inscrit dans nos ADN, nos cerveaux sont programmés en série, dès la conception du fœtus. Tout est optimisé en Paressie. Laissez-vous vivre !

Françoise B.



Depuis toujours j'aime la caresse de cette nature sauvage qui suscite une élévation de mes sens.

Le chant des vagues de l'océan qui annoncent la marée et modifiera le paysage !

Le son continue des clapotis d'un ruisseau dans un sous-bois, dont des grosses pierres et des branches mortes entravent le courant provoquant des petites cascades qui amplifient ce murmure naturel, dont seulement un temps de paresse m'en fait oisivement profiter.

Revendications d'un paresseux

Je revendique, deux jours fériés supplémentaires!

Le 1er mai deviendra la fête de la paresse !

Le 2 mai la fête du Travail, le 3 mai la fêtes des Travailleurs !

Ne rien faire doit rentrer absolument dans notre quotidien, le travail doit être aboli. Chaque travailleur devra écourter son labeur de 40%. Ainsi chaque citoyen partagera à l'unisson un temps libre devenu prioritaire.

Des centres de loisir sans personnel vous accueilleront où chacun pourra s'épanouir !

Des épreuves de sport dans lesquelles le dernier arrivé sera le vainqueur !
VIVE LA PARESSE ! VIVE LA FRANCE !

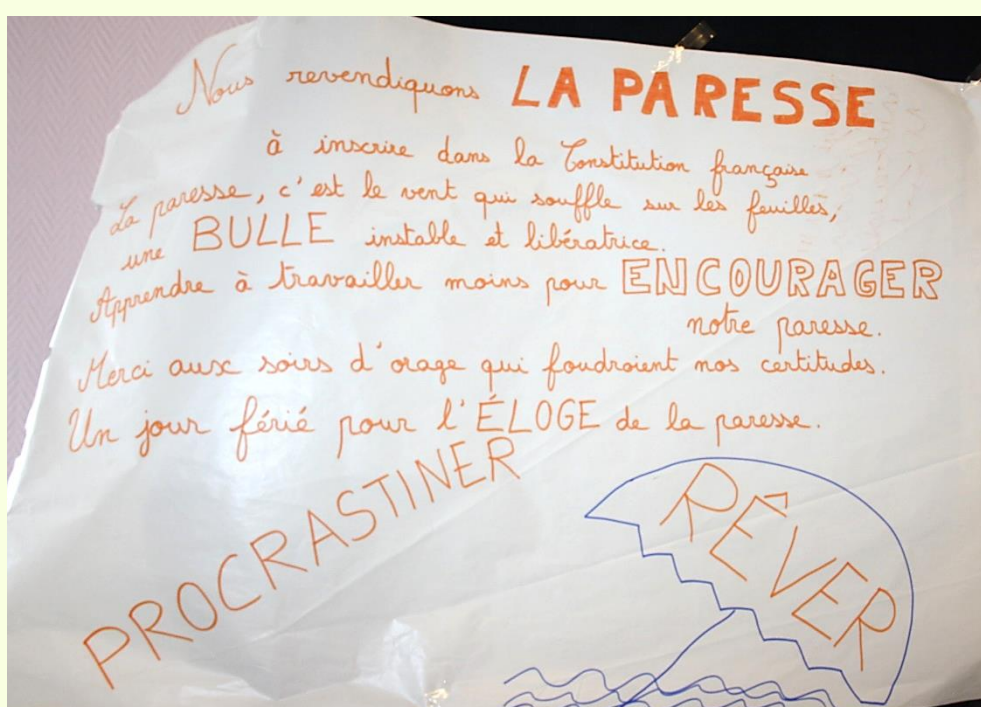
Serge C.

La paresse, c'est un temps pour l'expérimentation, un filet de sécurité qui rend la chute indolore.

Depuis toujours nous aimons fuir les responsabilités, fuir les contraintes.

Travailler moins pour ne pas tout perdre.

Nous revendiquons très calmement la réappropriation de nos corps et de nos esprits bouillonnants.



Dans un proche futur ...

1^{er} janvier, An Un de l'ère de l'Otium

Lorsque je travaillais pour « gagner » ma vie, sortir du lit me demandait beaucoup d'efforts. Nous sommes lundi, il n'est pas encore sept heures et je suis debout devant ma bibliothèque. Autrefois, j'accumulais les livres de manière convulsive en sachant pertinemment que je n'aurais jamais le temps de tout lire. « Et tu as tout lu ? » Nos visiteurs ne me faisaient que trop rarement grâce de l'ironie de cette question, renvoyant cruellement l'accumulation de tant de savoir et de beauté imprimés au simple état d'ornement mural, ou pire, réduisant l'auteur de ce journal au rang de collectionneur bâté qui voudrait se donner

les oripeaux de l'intellectuel. Aujourd'hui, j'ai conscience qu'avec un peu de méthode et beaucoup de rigueur, j'ai une chance d'arriver à mes fins. Le plus difficile est encore de se lancer. Dans *La Nausée*, Roquentin, également diariste, lit les livres de la bibliothèque comme ils se présentent sur les étagères, par ordre alphabétique strict d'auteur. Ce souvenir d'une lecture ennuyeuse et inachevée, ainsi que mon manque d'appétence pour Sartre me fait rapidement abandonner cette idée. Et si j'ouvrais au hasard une page de mon *Yi-King*, le livre des mutations, vestige d'une adolescence passée à idolâtrer Philip K. Dick et les auteurs de la *beat génération*, peut-être m'indiquerait-il au quotidien, comme pour les Californiens du *Maître du haut-château*, la voie à suivre et donc le livre à lire ? Malheureusement, j'ignore qui de l'existentialisme sartrien ou de l'ésotérisme oriental me fait le plus bâiller. Peut-être vaudrait-il mieux établir, avant même d'entreprendre toute lecture hasardeuse, la liste exhaustive des ouvrages à portée de main, un recensement depuis longtemps repoussé faute de temps. Maintenant que j'en dispose à foison, cela me semble être un bon angle d'attaque. Et puis le temps de songer aux mérites d'un inventaire manuscrit plutôt qu'informatique, mon regard s'arrête sur un titre qui apparaît aussitôt comme une évidence. Aujourd'hui je lirai *Les fainéants dans la vallée fertile* d'Albert Cosseray. Je l'ai déjà lu il y a quelques années, mais dans le fond, désormais j'ai tout mon temps, ou presque.

4 avril, An Trois de l'ère de l'Otium

Aujourd'hui, jour de pluie. Mon corps et mon cerveau sont en contradiction ce matin. Côté ciboulot, on me fait comprendre qu'on n'a pas envie de se faire mouiller, et de l'autre mon corps réclame sa dose d'activité physique quotidienne. Afin de diplomatiquement mettre un terme à ce conflit psychomusculaire qui promet d'empoisonner ma journée déjà rendue maussade par la météo, j'exhume mon vieux tapis de course, que j'avais acquis à l'époque - que cela me semble déjà lointain, où je n'avais plus le temps nécessaire pour arpenter les sentiers. Après seulement un petit quart d'heure, l'appareil a rendu l'âme. J'appelle le réparateur, mais pas de chance, la voix féminine et assurément douce qui fait office de répondeur automatique ne suffit pas à atténuer ma déception, il ne travaillera plus cette semaine. Et le bulletin météo qui annonce du mauvais temps tous les jours...

18 novembre, An Cinq de l'ère de l'Otium

JTO. Je n'ai pas particulièrement envie d'y aller, j'ai pris du retard sur mon programme de lecture. Mais, bon c'est obligatoire, c'est d'ailleurs le « O » de JTO. Un jour par semaine, ce n'est pas grand-chose et j'ai appris tellement ces dernières années, maintenant que l'apprentissage est la méthode d'enseignement principale. Pour le présent exercice, manuel pour moi, j'ai

opté pour la maçonnerie. C'est une activité exigeante, plus que l'électricité comme en l'An Trois, mais je m'investis pleinement en sachant que c'est essentiel à l'organisation de notre société, qui permet en contrepartie beaucoup de temps libre et de repos. Être assigné à des travaux pénibles est aussi gage d'une bonne condition physique, chaque emploi est gratifiant. Et puis, dans un mois et demi, c'est déjà terminé après seulement 52 jours passés sur le chantier du nouvel observatoire. Qui sait ce que la prochaine année me réserve, je n'ai pas encore choisi. Je ressortirai mon *Yi-King* pour me décider. Non, je blague.

14 octobre, An Trente-neuf de l'ère de l'Otium

Aujourd'hui, jour de pluie. Bonne nouvelle, il y a une séance rétro au Cinécubic. Un vieux film des années 2020 de l'ère précédente. Drôle d'histoire. On suit un « jeune cadre dynamique », une réminiscence de ma jeunesse que la plupart des personnes assises autour de nous dans la salle n'ont sans doute jamais entendue. Il court toute la journée après des contrats, un peu comme je le faisais tous les jours, mais affublé d'une cravate et d'un attaché-case, pour la seule satisfaction de rentrer chez lui tard au volant d'une grosse cylindrée vrombissante et germanique comme on peut encore en voir encore quelques exemplaires au musée de l'Automobile. Etrangement, les jeunes à la sortie du cinéma ont mimé la gestuelle de ce héros des temps anciens, par exemple cette habitude archaïque de consulter sa montre pour être certain de respecter un quelconque délai, un peu à la manière dont, enfant, j'imitais les joutes de Zorro avec les sbires du commandant Monastorio.

16 mai, An Cinquante-deux de l'ère de l'Otium

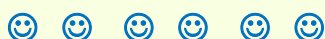
Le parc est bien silencieux aujourd'hui, même les oiseaux se font discrets. Je ne cours plus, je marche et ça me va très bien. Moi qui autrefois avait une sainte horreur de la foule, je me suis habitué au fil des ans au flux ininterrompu de mes congénères dans ce lieu de la cité où l'on aime se retrouver à l'ombre des séquoias géants. Quand j'y réfléchis, c'est vrai que ça fait un certain temps qu'il y a moins de monde. Etrange.

20 mai, An Cinquante-deux de l'ère de l'Otium

La rumeur de la rue me parvient par la fenêtre ouverte. Il a beau faire chaud, je me lève pour fermer, j'aimerais terminer mon livre, un Huysmans inédit miraculeusement sorti des limbes l'année dernière, avant le JTO de demain. Depuis quelques années j'endosse, comme bon nombre de personnes âgées, un rôle d'enseignant dans les domaines où j'ai moi-même exercé. Les manifestants qui défilent au pied de mon immeuble me font de la peine. Pas que je sois devenu réactionnaire avec l'âge - on peut lire Huysmans pour le plaisir de la langue, mais leurs revendications m'échappent. La plupart

n'ont jamais connu cet âge d'or chimérique brocardé avec une nostalgie rageuse qui m'effraie. Ils souhaitent revenir à une organisation du travail archaïque, celle-là même contre laquelle ma génération et les précédentes ont lutté. Je pensais, naïf, que la peur du vide, de l'ennui, avaient été éradiquées. L'être humain est décidément un drôle d'animal. Du coup, je me replongerai dans Vercors et ses *Hommes dénaturés* dès demain.

Pierre P.



ACEDIA

Souffle creux de l'esprit
 Oui, nos corps, tu transis
 Sombre affliction tu laisses
 Nos rêves en malaise
 Et nous ne sommes plus nous
 Non rien, plus rien du tout
 On vogue en mystère
 On se drogue d'æthers
 Et la vie est aigrie
 Nos sens tout rabougris
 Pauvre petit aiglon
 Défait par l'aquilon
 Accepter la pitance
 Maigre et juste en latence
 Ô toi l'anachorète
 Le pénitent, l'ascète
 La nuit n'est que silence
 La nuit n'est que dolence

Aldo

THE TIME MACHINE

(Quand l'oisiveté peut mener au désastre !)

La machine n'arrêtait pas de s'agiter dans tous les sens, le compteur du temps s'affolait, j'étais balloté d'avant en arrière, de droite à gauche sur mon siège en velours. Soudain, la machine bascula et je fus projeté vers l'avant, j'atterris sur un sol meuble loin de l'engin fou. Tout éberlué, je revins dans l'habitacle et je consultai le compteur qui indiquait 802701 ans. « Mon Dieu », m'écriai-je. L'engin n'avait pas subi trop de dégâts. J'avais donc été propulsé à travers le temps dans un futur inconnu à la faveur d'une série de circonstances indéfinies qui m'avait fait perdre en partie connaissance et qui m'avait involontairement fait pousser le levier de contrôle à fond ; et quand je repris mes esprits et que je ramenai la commande de l'appareil au point mort, je constatai à mon grand désarroi que j'avais donc effectué un bond inimaginable dans le temps. Nous étions donc arrivés en l'an de grâce 802701 ! Il faisait chaud, cela semblait être l'été, la plaine était irradiée par un soleil prégnant, la verdure resplendissait sous l'astre lumineux, les arbres magnifiques s'agitaient indolemment sous la faible force du vent. Au sommet de la colline, je voyais au loin une rivière ou en tout cas ce qui ressemblait à un cours d'eau. Je me dirigeai vers cette source de vie en espérant faire des rencontres. Après avoir marché plusieurs kilomètres, je rencontrais des êtres humains – une peuplade inconnue – qui me paraissaient paisibles et désintéressés. Ils étaient de fait assez jeunes, ils se ressemblaient tous tels des « androgynes », et ils se prélassaient sans aucune crainte, tranquilles et vertueux, sur ce tapis d'herbe riche et bien verte. Tous allongés sous un soleil radieux, ils semblaient insoucians, amorphes, apathiques...

Ils étaient tous habillés de la même façon, hommes comme femmes, portant une sorte de tunique style « romain ». Ils mangeaient d'énormes baies juteuses et rigolaient bruyamment.

Soudain, des cris lointains parvinrent jusqu'à mes oreilles. Je me précipitai vers la source sonore et je vis qu'une personne se débattait dans les eaux de la rivière pour parvenir à s'en extirper, mais elle s'enfonçait un peu plus à chaque effort pour y parvenir.

– Mais que faites-vous, leur dis-je à tous ces jeunes ?

– Allez-y, dépêchez-vous, elle va se noyer !

Mais aucune réaction, tous continuaient tranquillement à rigoler, à manger, à discuter.

– Vous êtes tous devenus fous, allez-y je vous dis, sauver cette fille, elle est des vôtres !

Je m'agitais et faisais de grands gestes désespérés. Mais rien, aucun individu ne bougeait ; les jeunes détachés me regardaient tous hébétés en souriant ; ils ne me comprenaient pas malgré mes signes improvisés.

En désespoir de cause, j'enlevai ma veste et mon gilet et me jetai dans la rivière ; après quelques efforts, je ramenai la fille sur le bord ; déjà, elle ne respirait quasi plus, je lui fis du bouche-à-bouche pour la ranimer. Après quelques instants, elle se réveilla et toussota quelque peu, mais rien de grave, elle reprit ses esprits et elle me sourit.

Je me retournai et m'adressai à cette peuplade indigne en ces termes : « Il n'y a donc pas de lois ici qui vous guide ? Y a-t-il des règles ou tout le monde s'en fout ? Est-ce que seules l'oisiveté et la paresse vous conduisent ? ». Mais aucune réaction, les Éloïs – c'est comme cela que je les ai appelés en référence à Helios signifiant « soleil », car ils arboraient tous une chevelure blonde – restaient mutiques, muets comme des carpes !

Cet état de désœuvrement m'offusquait sans commune mesure. Pas moyen de communiquer !

Je pris « Weena » dans mes bras – c'est ainsi que je nommai la fille douce et belle comme un ange – et l'emmena dans un bâtiment délabré dont le toit ressemblait à un immense dôme de verre.

– Je me prénomme « George », ne craignez rien, lui dis-je.

Elle me sourit niaisement. Elle me conduisit vers une pièce fermée à clé, l'ouvrit et me montra la bibliothèque ; des centaines de livres parfaitement alignés gisaient là depuis Mathusalem. En en prenant un, celui-ci se délita ! Alors, d'une main ferme, je balayai toute la rangée posée sur l'étagère et tout s'écroula en poussière !

Tous ces livres non soumis à contrainte tenaient juste par la volonté de Dieu. Weena me montra alors des anneaux métalliques, en les faisant tourner, ceux-ci montraient des images du passé, c'est comme cela que je compris que la terre avait subi la guerre nucléaire et fut en grande partie détruite. Bien plus tard, le monde s'était régénéré, la nature avait repris ses droits et les êtres humains avaient peu à peu repeuplé la surface du globe en colonies distinctes. Mais visiblement, plus aucune loi ni aucun règlement n'avaient été institués, plus aucun leader, que des êtres humains dénués de sens déambulant çà et là !

Cette terre sur laquelle j'avais atterri et qui ressemblait à un paradis n'était en fait devenue qu'un enfer d'indifférence ! (*inspiré du roman de H.G. WELLS - « La machine à explorer le temps »*)

Aldo

La paresse, c'est un temps pour lire, écouter le jardin, observer le vent, gratouiller le chat, se recoucher, lire sous le noyer, respirer les tomates.

Depuis toujours nous aimons marcher, partir sur les chemins à vélo, naviguer sur le canal, écrire, jouir de l'inattendu.

Travailler moins pour aider les autres sans l'obligation d'objectifs, d'évaluation, de bilan, et pour voyager plus.

Nous revendiquons le droit à la paresse, à la nonchalance, à l'écoute et à la parole libre, à l'improvisation, à l'amoindrissement de la valeur travail, à la définition de l'être sans se référer au travail.

Dans un proche futur ...

1^{er} mai

Aujourd'hui, c'est la fête du droit à la paresse. Les plus jeunes ne se souviennent déjà plus de ce temps où les travailleurs défilaient un brin de muguet à leur veste. Des panneaux ont été mis en place pour recueillir les dernières idées pour un temps de paresse bénéfique.

3 mai

Je me suis levée à 11h et je me suis remise au lit les yeux à moitié ouverts. Vers 16h je suis allée nonchalamment au travail pour effectuer les deux heures quotidiennes d'activité professionnelle. J'aime mon travail. J'aurais pu m'y consacrer pendant quatre heures, mais cela est interdit par le code de la paresse.

6 mai

Il fait beau. J'ai passé ma journée à regarder le jardin, écouter les oiseaux dans le noyer. J'ai commencé à lire et je me suis endormie dans le fauteuil. Bonheur de dormir dans la nature. C'est ma journée sans travail. Je n'y ai même pas pensé.

MartineW